Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (2015)
Heft: 2098

Artikel: Le Mondial des universités... comme pour le football : au-delà du hit-parade, des comparaisons et des enseignements utiles à tirer

Autor: Guyaz, Jacques

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1017406

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le Mondial des universités… comme pour le football

Au-delà du hit-parade, des comparaisons et des enseignements utiles à tirer

Jacques Guyaz - 25 octobre 2015 - URL: http://www.domainepublic.ch/articles/28321

Les classements mondiaux des universités deviennent un équivalent des compétitions sportives. La presse en parle positivement pour peu que les hautes écoles du pays figurent en bonne position. Alors qu'un prudent silence entourera une mauvaise évaluation avec une inévitable mise en cause des critères de sélection.

La liste qui a tout déclenché est celle dite de Shanghai, qui mesure la performance universitaire exclusivement à travers la recherche, les publications et le nombre de prix Nobel. L'enseignement est absent des critères retenus, ce qui limite fortement l'intérêt du classement. A noter aussi que certains pays ont privilégié des institutions spécialisées pour la recherche scientifique, qui s'effectue donc en partie hors université, et sont dès lors défavorisés: par exemple, la France à travers le CNRS ou l'Allemagne avec l'Institut Max Planck.

Le classement le plus intéressant, diffusé le 15 octobre comme chaque année, a été publié par le *Times Higher Education*, un magazine britannique spécialisé. Il prend en compte des critères liés à l'enseignement pour 30% de la note finale, la notion peu traduisible de *international outlook* que l'on pourrait exprimer par rayonnement international pour 7,5% et le financement par le secteur privé pour 2,5%. Si la recherche scientifique a un poids de 30% du total, les citations des publications issues de l'université comptent également pour 30%. On est donc assez loin de l'aspect unidimensionnel du classement de Shanghai dont la presse nous rebat les oreilles chaque année. Un petit problème toutefois: le magazine n'indique pas comment il construit ses indices.

Personne ne sera surpris de voir les universités américaines et britanniques monopoliser 18 des 20 premières places du classement, avec CalTech (le California Institute of Technology) au premier rang. L'Ecole polytechnique fédérale de Zurich (EPFZ), première école non anglo-saxonne, occupe la neuvième place et l'Université de Toronto le 19e rang.

Si l'on ne considère que les institutions hors des pays de langue anglaise, l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne – 31e au classement général – occupe le cinquième rang derrière l'EPFZ, l'Université de Singapour, Karolinska en Suède et LMU à Munich. En fait les universités helvétiques sont remarquablement bien placées avec sept d'entre elles dans les 150 premiers rangs, ce qui fait de notre pays, et de loin, le champion de la qualité universitaire par rapport au nombre d'habitants devant les Pays-Bas.

Naturellement, de nombreuses critiques peuvent être faites à un tel classement. Personne ne conteste la qualité des grands établissements des Etats-Unis ou du Royaume-Uni, qui occuperaient sans doute les premières places quels que soient les critères choisis. Mais on ne peut s'empêcher de penser que les indicateurs utilisés et non publiés favorisent le modèle universitaire des pays de langue anglaise, ce qui est logique venant d'une publication britannique. L'omniprésence de la langue de Turing dans le monde scientifique ne peut que mettre en avant les universités des pays dont l'anglais est la langue véhiculaire, ce qui constitue tout de même un avantage concurrentiel évident.

Ainsi, dans l'immense monde hispanique, la première place est détenue par l'Université autonome de Barcelone au 146e rang. Or, pour un étudiant ou un chercheur qui se spécialise dans la littérature espagnole, l'histoire de la colonisation de l'Amérique latine ou la géographie des Andes, il existe certainement des institutions de très haut niveau qui sont invisibles dans le classement du *Times Higher*

Education ou dans celui de Shanghai.

Malgré toutes les critiques, ces classements, loin d'être considérés comme de purs instruments de marketing, sont pris très au sérieux par quelques chercheurs, surtout en économétrie, qui essaient d'y trouver des leçons de gouvernance.

C'est le cas du Français Philippe Aghion, professeur à Harvard, actuellement au Collège de France, qui s'appuie en partie sur ces classements pour tenter de démontrer que la clé de la réussite d'une université ne réside pas seulement dans le montant du budget, généralement plus élevé dans une université privée comme Harvard que dans une haute école publique, mais dans sa bonne utilisation. Or celle-ci dépendrait largement de l'autonomie de gestion de l'établissement, qu'il soit public ou privé.

La démonstration d'Aghion s'adresse bien entendu aux universités françaises, mal placées dans les classements et soumises à de fortes contraintes par l'Etat.

Mais après tout, cette réflexion peut aussi s'appliquer à notre pays: la tension entre la liberté académique des établissements, l'Etat qui tient les cordons de la bourse et la politique universitaire qui fixe des cadres et des objectifs en matière de formation et de recherche ne cessera sans doute jamais d'exister, et c'est très bien ainsi.

«Olga», de Madeleine Knecht-Zimmermann: le troisième volume d'une vaste fresque familiale et sociale

Madeleine Knecht-Zimmermann, *Olga. Travailleuse sociale à l'époque des enfants placés*, Vevey, Editions de L'Aire, 2014

Pierre Jeanneret - 24 octobre 2015 - URL: http://www.domainepublic.ch/articles/28311

L'auteure d'*Olga* a enseigné le français dans un Gymnase vaudois. Depuis sa retraite, elle se consacre à l'écriture, publiant volume après volume une véritable saga familiale.

Ce fut d'abord *Le Cordonnier de Sainte-Croix* (2008), où elle raconte l'histoire de son arrière-grand-père, artisan originaire du Grand-duché de Bade, membre de la société ouvrière et socialisante du Grütli, ainsi que de sa nombreuse descendance.

Le deuxième volume, *Pour une ombrelle et des gants*, au beau titre proustien, est paru en 2012. Il raconte le destin de sa grand-tante Caroline Zimmermann (1874-1951). Confrontée à la pauvreté et au chômage à Sainte-Croix, elle se *«place»* dans une famille en Russie, où elle peut observer l'immense misère du peuple dans les dernières décennies du tsarisme. Puis elle émigre en Angleterre, avant de succomber au *«rêve canadien»*. Ses émigrations successives sont alors le lot de nombreux Suisses. En 1926, elle s'établit à San Francisco, où l'on perd sa trace.

A chaque fois – et c'est là tout l'intérêt de cette série qui dépasse de loin le cadre strictement familial – l'auteure brosse une solide fresque sociale de ces différents pays.

Pour mener ce qui est aussi une véritable enquête, Madeleine Knecht s'est fondée sur un sérieux travail de recherche dans les archives publiques et privées, et sur l'histoire orale par la collation de témoignages. Le résultat est très convaincant. D'autant plus qu'elle écrit dans une langue à la fois simple et classique, souvent élégante, qui confère à cette quête des origines un statut d'authentique œuvre littéraire.